

Dans la gouttière

Mathieu Arsenault

Numéro 130, septembre 2011

Réinventer le 11 septembre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2011). Dans la gouttière. *Moebius*, (130), 33–40.

MATHIEU ARSENAULT

Dans la gouttière

Le téléphone m'a réveillé. Ma sœur me dit en panique: «C'est la guerre mondiale!» Encore endormi et d'un calme irréal, j'ai demandé si Montréal avait été bombardée. Elle a dit non. J'ai compris qu'elle exagérait puis je suis sorti et j'ai vécu en temps de paix comme si de rien n'était. J'ai souri, j'ai parlé, j'ai marché jusqu'à m'effondrer à six heures devant la télé quand zapper me fut devenu insupportable, un écran opaque qui ne laissait pas d'espace pour respirer, les mêmes images en boucle reprises par tous les discours des analystes par satellite de New York, Washington, Paris. Mais je n'étais déjà plus là. J'étouffais déjà. Ma sœur n'arrivait pas à se calmer. Elle est passée chez moi. «Là, tu vas m'expliquer ce qui se passe.» Je lui parlais calmement mais je commençais déjà à être ravagé de l'intérieur, et s'il avait fallu qu'elle s'effondre elle aussi ç'aurait assurément été la fin pour nous, car tout était tellement fragile; nous nous serions

Rien n'avait préparé ce pauvre garçon à cet événement. Je dis «ce pauvre garçon» parce qu'il s'est laissé aller à la panique. Il en a même joui, et ça il ne vous le dira pas dans son texte. Pas une jouissance plaisante et secrète cependant, une jouissance négative, déstructurante, mais néanmoins aussi intense qu'une extase amoureuse, parce qu'il sentait qu'il vivait enfin un moment historique. Ce fut une panique réelle et incontrôlable, il aurait pu l'empêcher d'entrer, il aurait pu se calmer mais il l'a laissée le submerger, il voulait vivre ce moment, parce qu'il sentait que son époque avait enfin quelque chose de marquant à offrir à l'histoire de l'humanité et que, par extension, il pouvait lui aussi entrer

regardés paniquer mutuellement jusqu'à pleurer notre mort imminente. Je faisais vraiment tout ce qui était en mon pauvre pouvoir pour retenir l'hystérie collective, alors je bougeais le moins possible, je parlais le moins possible, me concentrant sur le débit de ma voix, reproduisant le souvenir des banalités du temps de paix, comme si de rien n'était. Nous regardions les images en mangeant, je lui expliquais dans mon pauvre détachement mal mesuré que rien probablement n'allait arriver. J'avais presque du plaisir à regarder les mêmes images, parce que les mêmes images en boucle, ça retenait pour le moment le flot délirant de l'histoire mondiale qui grondait en elles, parce que je savais que le pire était à venir, quand je sentais que les Américains fous de rage allaient frapper à l'aveuglette et provoquer des colères encore plus grandes partout autour du monde. Je le dis comme ça maintenant mais à ce moment-là, je faisais des efforts terribles pour ne rien me dire du tout. Il n'y avait pas de mots dans ma petite tête, les images tournaient à plein régime, rien que des buildings, rien que des avions, pas d'histoire, pas d'histoires, pas de panique, pas de panique, je parlais tranquillement à ma sœur jusqu'à ce qu'à la télé un analyste en entrevue se mette à exprimer gravement tout

dans l'histoire. On ne l'oublierait pas, lui. Il aurait été là ce jour-là.

Et dans sa panique, ce garçon-là souhaitait secrètement la Troisième Guerre mondiale. Allait-il y avoir la conscription? Des manifestations gigantesques? Des causes pour lesquelles on serait prêt à mourir spontanément?

Ce garçon perdu était pourtant loin d'être stupide. Il avait participé – de loin cependant – au Sommet des Amériques, il avait beaucoup lu sur le néolibéralisme. Mais à son âge il aimait probablement plus la posture révolutionnaire dans laquelle son engagement l'installait qu'il pouvait s'intéresser franchement aux enjeux. C'était un littéraire, il aimait bien les tragédies, les belles histoires.

Il avait bien sûr déjà entendu la formule d'Adorno, qui disait qu'il ne peut plus y avoir de poésie après Auschwitz. Mais il ne l'avait pas comprise. Il n'avait pas compris que

ce qui grondait dans mes pensées. Il craignait le pire et osait le dire. Alors j'ai repoussé mon assiette, je ne pouvais plus manger, je ne pourrais plus rien avaler dans l'histoire car il n'y avait plus de place pour autre chose que l'affolement, le grand affolement qui dévaste, chaque mot, chaque image qui trouvaient d'eux-mêmes leur place dans mon ventre qui se serrait, dans mes bras qui se durcissaient, je n'étais pas pourtant étiré ou tendu je gardais ma posture figée, la plus figée possible comme une photo du temps de paix pendant que la guerre dans mes nerfs commençait, que mon système était attaqué par tout ce qui sortait de l'écran. Ma sœur est finalement repartie. J'ai refermé la porte, puis j'ai pénétré dans la terreur. Dans la terreur l'histoire est désaxée. Elle ne progresse plus, elle se déploie. Toutes les possibilités se déploient d'un seul coup dans le même espace intime et la terreur choisit les pires possibles qu'elle fait coexister dans un ensemble qui ne relève plus d'aucune succession mais d'une communauté d'extrême, d'une similarité d'intense. Du coup les événements à venir se déploient en fonction des intensités que je reçois dans mon système sous la forme d'un serrement général qui s'amplifie à mesure que l'espace extérieur rétrécit et que l'espace de la terreur

ce genre d'événement n'a rien à faire des affects, que les impressions subjectives et les émotions vous aliènent et finissent par vous miner la santé parce que vous ne vous possédez plus, que vous finissez par y perdre votre liberté et que la poésie sans liberté, c'est une poésie de propagande. Il ne détestait pas autant les médias de masse avant cette histoire. Il ne détestait pas autant les grands mouvements d'émotion collectifs. Il se pensait au-dessus de ça, les hystéries collectives. Il s'est vraiment brûlé sur ce coup-là. Des textes comme celui de ce garçon, il y en a des centaines. Des centaines et ça n'aide personne. Ça n'avance personne à rien. Il connaissait aussi le texte de Benjamin sur le krach du cours de l'expérience, sur les gens qui revenaient muets du champ de bataille de la Première Guerre mondiale. Ce garçon n'avait même pas pour lui le luxe et l'élégance du silence.

grandit en moi. Il ne reste plus alors qu'un écran opaque qui ne laisse pas d'espace pour respirer, les mêmes images en boucle reprises par tous les discours des analystes par satellite de New York, Washington, Paris. Mais je ne suis plus là, j'étouffe déjà, pas traversé par les discours mais par leur intensité panique, par les intensités des manifestations intégristes de Peshawar et d'Islamabad, des manifestations patriotiques américaines de New York, par la panique des analystes qui en rajoutent dans toutes les directions: grande dépression, guerre nucléaire globale, conscription, guerre civile, avec chaque fois la terreur que ça empire, avec à chaque fois en moi dans mon système nerveux la confirmation que cette intensité empire un peu plus. C'est à chaque heure n'importe quel affect additionné d'un affect de terreur qui détruit tout ce qu'il investit: joie-terreur des Palestiniens qui imaginent le retrait des territoires occupés, fierté-terreur des talibans dans les rues de Kaboul, douleur-terreur des Américains qui sortent les drapeaux, affection-terreur pour ma sœur, plaisir-terreur d'écouter de la musique par-dessus tout le bruit pour faire taire les nouvelles. Et par-dessus tout, me coucher, me coucher-terreur et dormir-terreur dormir-terreur pour empêcher un temps tout mon corps de se tendre vers les nouvelles de

Quelques mois plus tard, il se trouvait dans une soirée mondaine à Outremont. Ça non plus il ne vous le dira pas. Il s'est retrouvé à parler avec des Argentins qui lui ont raconté la catastrophe provoquée par la crise de liquidités bancaires qui avait lieu à ce moment. Ils lui ont raconté leur angoisse et leur honte de savoir leurs familles respectives réduites à troquer tout ce qui pouvait avoir un peu de valeur chez eux pour pouvoir continuer de faire fonctionner leur ménage un tant soit peu normalement. Il les a écoutés. Il a attendu qu'ils terminent leur histoire. Puis il leur a dit le plus sérieusement du monde: «En tout cas, si une bombe nucléaire explose à New York, on va être touché ici à Montréal. Au moins l'Argentine c'est loin, les gens vont survivre.» Il y a eu un silence, il a vu que sa coupe de vin était vide et il est reparti se servir dans la cuisine.

l'heure, les États-Unis qui ripostent mal et qui frappent le mauvais pays, la guerre sainte s'enrage et les tours s'effondrent encore plus et les Américains se fâchent encore plus comme je reçois le nouveau coup, le nouveau serrement, ce corps américain, détruire chaque fois plus grand, l'Afghanistan, le Moyen-Orient, les réfugiés, la fatigue, la faim, la vengeance, l'état d'alerte, la tension finale dans mon pauvre ventre dans mon pauvre corps dans le salon devant la télé qui crache comme directement dans mes pauvres nerfs qui vont lâcher. Je suis malade, je ne peux rien avaler, ça ne veut pas finir d'achever de tout détruire. Le jour d'après, la guerre nucléaire globale, ma propre destruction, c'est ce que je vise, c'est ce que je vise à travers le fait de rester là à six heures devant la télé à regarder les analystes me détruire à chaque phrase pessimiste qui me laboure, l'assaut final afghan intégriste américain, je voudrais dormir dormir à jamais. Je suis allé au magasin d'aliments naturels chercher du concentré de camomille parce que je sentais que le pire approchait, qu'il était là, parce que mes pauvres nerfs vivaient comme si le pire s'en venait. Allez hop la camomille à grands coups de compte-gouttes dans le système nerveux. Cette fois, je ne pourrai pas m'en sortir. Je voudrais sortir de mon corps.

Il ne connaissait rien non plus du 11 septembre 1973, la date du coup d'État chilien. Il ne savait rien d'Allende, des deux mille trois cents disparus, des millions d'exilés et de tous ces intellectuels chiliens qui ont dû tout abandonner. Il n'avait jamais remarqué tous ces Chiliens qui ont refait leur vie à Montréal. Il pensait peut-être qu'ils étaient venus vivre ici parce qu'ils aimaient le climat et l'atmosphère dynamique de la ville avec tous ses festivals et sa vie culturelle trépidante. La première fois qu'un Chilien lui a parlé de cette histoire, dans un café de la rue Sainte-Catherine, il a trouvé la coïncidence cocasse, et ça lui a bien pris trois ans avant qu'il comprenne à quel point son 11 septembre à lui avait été d'une banalité honteuse. Une panique sotte dont la vacuité n'illustre que sa vanité. Quand il parle d'un «écran opaque» dans son texte, il ne comprend pas encore qu'il n'y a pas d'écran dans son histoire, seulement un

Si j'avais encore un état, je pourrais encore réfléchir et ralentir, mais c'est précisément la rationalité qui est devenue folle. Les analystes crient, c'est l'objectivité médiatique qui cède à la panique et cette panique n'est pas la mienne, même si c'est dans mon corps qu'elle a lieu. Je suis, je subis et je subis fort quand les médias s'emportent, j'ai beau prendre toute la camomille que je peux trouver, je n'y peux rien changer. J'ai avec moi mes analystes, mes spécialistes intérieurs qui frappent dans mon petit ventre, chaque idée pessimiste se déploie en dizaines de sous-conséquences et toute la camomille du monde pourrait seulement retarder l'impensable chute libre dans laquelle je me suis retrouvé, et c'est justement ça qui est terrible: attendre réfléchir dormir sans que rien n'arrive à faire reculer le développement des idées angoissantes sur la guerre mondiale qui arriverait, qui arrivera, qui a déjà lieu en moi dans mon ventre à chaque instant sans qu'aucun règlement ne soit possible dans son élaboration par mes idées devenues complètement folles de rage contre tout ce qui existe et contre moi-même parce que le pire c'est qu'avant, je la désirais tellement cette fin de l'impérialisme américain à tout prix, à mon prix, mort ou vif. Ma peau gèle sur le plancher du salon à l'attaque d'écouter encore

miroir qui l'empêche de comprendre non la terreur mais la tristesse lancinante de tous ceux qui souffriront réellement dans les mois à venir des conséquences de cet événement.

Il dira à la fin qu'il ne s'est rien passé, que la terreur des autres l'a vidé affectivement. Ce n'est pas tout à fait exact. Il s'est rendu peu à peu compte que le monde était d'une injustice et d'une complexité terrifiantes. Plus affolant encore: cette complexité était loin d'être inaccessible. On pouvait mieux s'y retrouver à force de s'informer intelligemment. Il trouvait cependant cette activité plutôt laborieuse mais il ne pouvait plus faire autrement, à moins d'accepter de vivre dans un cynisme délabré qu'il trouvait autrement plus menaçant que la Troisième Guerre mondiale. Parce que la terreur des autres l'avait vidé de l'intérieur. Dans l'état où il était, plus rien ne le touchait et il n'était plus qu'aveugle affectif aux nouvelles de six heures. Il ne

plus les nouvelles à chaque fois, eux global des affectés m'affectant, à chaque fois moi global des affectés titubant, j'ai peur attaquant, attaqué, Américain, Afghan, Palestinien, Israélien, islamiste, intégriste, patriote, tous les nous sont dans ma nature, ma petite nature écrasée devant la télé dans tous mes états. L'état dont je parle, c'est celui d'avoir perdu son identité civile et de souffrir de tous les côtés à la fois. Celui de souffrir corporellement de la terreur comme les populations entières de cette fois-ci, de cette fois où aucun état ne pourra me protéger d'avoir perdu le monde géopolitique de vue. La guerre civile mondiale a commencé en moi et elle progressera jusqu'à mon anéantissement. J'ai été malade le lendemain matin, je vomissais presque nu écrasé sur le carrelage froid de la salle de bain la vengeance américaine, la survengeance terroriste, la survengeance américaine, la survengeance terroriste jusqu'à un état immobile l'hypervengeance contre le monde entier en général et contre moi-même en particulier où tout ce que je suis n'a plus de place je ne suis plus rien donc je suis déjà mort donc impuissant donc tout se poursuit sans moi sans que je puisse rien y faire donc la panique progresse donc ça empire donc je vomissais presque nu sur le carrelage froid de la salle de bain. L'état des sans-états,

voulait plus du corps narcissique de ceux qui fantasment d'être victimes de terrorisme parce qu'ils sont du côté des exploiters, il ne voulait plus de ce corps dans lequel il était renfermé, incapable de communiquer avec la douleur des autres, il ne voulait plus de ce corps d'une pauvreté affective navrante et alarmante. Il aurait voulu pouvoir le quitter définitivement sans pourtant savoir encore comment. Il souhaitait plus que tout atteindre cet état organique du moi mort qui laisse ouvert le corps à l'empathie plutôt qu'aux événements.

Il aurait voulu que le 11 septembre soit pour lui cette psychose d'abolition de soi, mais tout se produit tellement, mais tellement lentement. Que reste-t-il alors à la fin? Peut-être cette fissure entre le pauvre garçon d'avant et le pauvre garçon de maintenant. Et c'est à l'intérieur de cette gouttière que tous les deux espèrent que viendront se déposer les réfugiés de la terre entière.

l'état des effondrés sur le plancher l'état du carrelage froid de la salle de bain sans rien manger attendre seulement à la frontière de moi-même. Ce qui s'est passé ensuite : rien. Ma sœur est revenue manger chez moi et j'ai continué d'écouter les nouvelles de six heures. Il ne s'est rien passé, sinon des terreurs pires que les miennes partout ailleurs. Rien passé parce que la terreur des autres s'est retirée de moi en même temps qu'elle m'a retiré de tout ce que j'ai, de tout ce que je suis. J'ai flatté la tête de ma sœur en écoutant les nouvelles et je suis resté comme insensible aux cris comme aux images quand les premières bombes sont tombées, retiré dans le pire de celui qui n'a rien su retenir et qui laisse le monde se dévaster.